

Dix plongées dans l'avenir

Dix nouvelles de science-fiction québécoise. Collectif. Quinze, 1985

René Beaulieu

Number 22, February–March–April 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, R. (1986). Review of [Dix plongées dans l'avenir / *Dix nouvelles de science-fiction québécoise*. Collectif. Quinze, 1985]. *Nuit blanche*, (22), 74–75.

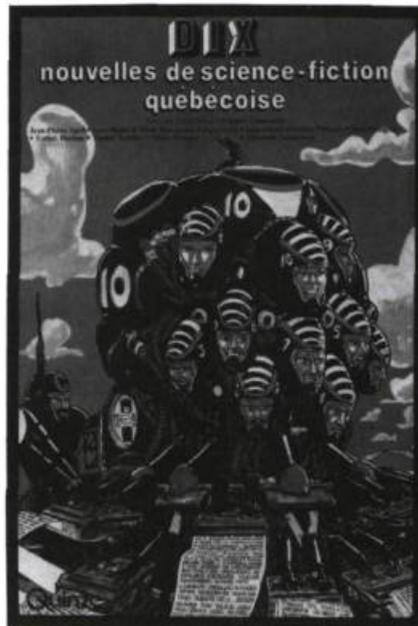
■ DIX PLONGÉES DANS L'AVENIR ■

La réputation d'André Carpentier comme responsable de collectif et «défenseur de la nouvelle» n'est plus à faire, aussi est-ce avec joie que je le vois s'intéresser à la SF. Sa présence aux commandes et la lecture d'un sommaire alléchant m'ont permis d'ouvrir le livre avec confiance...

Une confiance qu'a mise à l'épreuve le texte de Jean-Pierre April, magma confus d'idées et de considérations sur la nature de la littérature, de la fiction, de la réalité et des rapports qui existeraient entre elles, cela très pauvrement habillé dans les haillons d'une histoire bien trouée dont on pourrait apprécier deux bonnes pages de descriptions apocalyptiques et une fin assez ambiguë pour être intéressante. C'est l'exemple parfait d'un texte ambitieux qui n'a pas les moyens de ses ambitions. En structurant un peu plus sa matière, l'auteur aurait peut-être pu écrire un article lisible sur ce sujet mais certainement pas une bonne fiction.

Avec un thème assez proche, les jeux subtils entre la réalité et les mondes alternatifs créés par la consommation effrénée d'une drogue puissante, la collaboration de Jean Barbe et Marc Provencher est nettement plus réussie. Cette hallucinante poursuite entre un défoncé à l'altérité pour qui le mot ainsi que le concept de *réalité* n'ont plus qu'un sens très relatif, et un mystérieux enquêteur dont la propre perception du réel se modifie progressivement et finalement se disloque par une sorte de phénomène de contamination filtrante entre le poursuivant et le poursuivi, traverse un frais torrent d'imagination et d'humour où on sent les échos lointains de Dick et de Sheckley comme deux esprits murmurant au-dessus des eaux.

Dans «1534», Denis Côté enroule amoureuxment ses propres tripes autour du 1984 d'Orwell et sert le tout froid mais avec sauce, ce qui nous donne peut-être la première dystopie authentiquement québécoise. Pour moi une réussite, ce texte courageux fera sûrement grincer



bien des dents même s'il pourrait, bien entendu, être aussi lu au second degré, ce qui ne le rendrait pas nécessairement moins dérangeant pour notre confort intellectuel.

Jean Dion nous présente avec «Les voix dans la machine», la Terre dépeuplée d'après l'Épidémie, monde renaissant par l'intercession d'une technologie qu'on redécouvre dans une archéologie furieuse et dont la musique profonde s'est presque totalement éteinte, un monde qui serait muet sans les *vocals* électroniques qui offrent un substitut nécessaire aussi terne qu'il est circuitisé et sans les quelques femmes possédant encore la parole et sa sublimation, le chant chaud et vibrant de la voix humaine, des femmes désespérément adulées qui, dès qu'elles le peuvent, courent plonger dans la Cuve de projection de Palmer pour des séjours de plus en plus prolongés dont elles ne ressortiront que folles ou mortes sans que l'on sache pourquoi, puisqu'elles sont les seules à en avoir l'accès. Ce serait un crime envers le lecteur de déflorer plus avant ce texte douloureux et superbement écrit, digne d'un Dish et beau comme un Ballard période *Vermilion Sands*.

Dans «Instant» de Francine Pelletier, une journaliste couvrant une importante conférence interna-

tionale pour la paix tenue sur le «terrain neutre» d'Asterman, l'imposante cité orbitale parrainée par l'ONU, placée sous la responsabilité de Victor Enden, la personnalité politique montante au niveau mondial, découvre peu à peu qu'elle est en fait une ex-détenue politique qu'on a conditionnée, croit-elle, pour qu'elle abatte Enden... L'écriture est bonne, la mise en scène ainsi que la structure générale de la nouvelle, rythmant le retour des souvenirs et la prise de conscience du personnage principal, est habile et intelligemment menée, mais une conclusion un peu trop volontairement optimiste pour le bien du réalisme de la nouvelle, m'oblige à certaines réserves. Ceci dit, Francine Pelletier est une jeune auteure au talent en pleine maturation.

Avec «La vallée des montgolfières», Jean Pettigrew nous fait à nouveau la preuve de l'ampleur de son imagination créatrice. L'évocation précise et minutieuse des montgolfières, ces «végétaux» énigmatiques aux dimensions considérables qui, parvenus au terme de leur croissance, rompent leurs amarres et dérivent dans les cieux de Céruse avant de s'arracher à son attraction dans le fracas destructeur d'une réaction entre la matière et l'antimatière qui leur permettra d'entreprendre leur migration stellaire, et celle, plus diffuse et confinée à l'arrière-plan, des Modeleurs et des artefacts qu'ils ont laissés sur leur passage, sont dignes de Clarke et de ses préoccupations de scientisme et de métaphysique. Ceci écrit, le texte provoque parfois un certain agacement parce qu'il ne fait qu'effleurer les idées présentées et nous laisse finalement avec un écheveau complexe de questions non résolues dont les bouts de ficelle pendent un peu partout, l'auteur préférant développer une histoire d'amour-haine pas toujours convaincante et le conflit dramatique qui oppose les deux personnages principaux. Comme souvent avec cet auteur, j'ai eu l'impression de lire là un extrait de quelque chose de plus vaste. Ce nouvelliste ne serait-il pas

un romancier sous contrainte? Ce dont je suis certain, c'est de l'intelligence de ce texte, de la qualité parfois grandiosément romantique du style, et de la splendeur de la description du lever de soleil sur la Vallée du titre, dont les pages sont parmi les plus authentiquement belles que j'ai lues dans notre domaine.

Dans «Le piège à souvenirs» d'Esther Rochon, j'ai rencontré un ton beaucoup plus insolite, parfois d'une nuance un peu ironique qui n'est pas vraiment caractéristique de la manière habituelle de l'auteure malgré sa présence en filigrane à l'intérieur de son œuvre. Cette nouvelle, à travers le triple prisme personnalisé de Thyis, de son frère Manévrin et de Thomas l'Homme de sable, et celui d'un impersonnel rapport de fonctionnaires, tous ces points de vue étant très habilement tramés dans le tissu du récit — ce qui est déjà une réussite — raconte une sorte de fable sociale et politique sur le sort de tous les déracinés, de tous les déposés du monde, et sur les forces qui les brisent ou les manipulent sans compassion ou considération. Avec une sobriété de moyens exemplaire et un style précis, une écriture concise et élégante comme la calligraphie de caractères tibétains, l'auteure nous fait vivre la poésie du dérisoire quotidien et le réalisme du merveilleux magique. La beauté et l'émotion sont comme de brefs et fulgurants éclairs de chaleur dans l'hiver de l'existence, à peine capables de donner un peu de lumière à Thyis et à Manévrin qui tirent en grelottant la caisse creuse en bois ouvragé du piège à souvenirs à l'intérieur du cylindre de marbre du camion qui les conduit dans un camp de réfugiés, ou d'apporter un peu d'espoir à ce pauvre Thomas dont l'image tridimensionnelle tremble et semble sur le point de s'éteindre pour la dernière fois. Un texte très poignant qui passe à peine par l'ailleurs et demain pour nous parler de l'ici et maintenant.

Daniel Sernine nous convie, quant à lui, à une nouvelle visite de son monde du Carnaval et du Boulevard des Étoiles. L'histoire de Yadjine et de Folker le champion de topocourse avec les efforts de la première pour connaître le second et en être aimée, recherche absolument éperdue de l'Amour et de la Mort

que lui côtoie constamment, son unique maîtresse, toujours défiée et insatisfaite, dont on ne peut trouver le goût véritable ailleurs que sur les lèvres et dans l'esprit de ceux qui la voient en face et vivent dans son ombre, est rythmée par l'alternance des rencontres entre Yadjine et Folker — un rapprochement progressif suivi d'un éloignement inéluctable — et de ces topocourses meurtrières d'une hallucinante violence vécues de manière interposée par les participants branchés aléatoirement sur sensircuit au cours desquelles la jeune femme cherche le contact direct avec celui qu'elle aime sans jamais l'atteindre. J'ai bien trouvé quelques longueurs — j'aurais enlevé une des rencontres et une des courses, pas vraiment toutes nécessaires, malgré leur caractère très spectaculaire, à l'économie générale du texte — mais, la crédibilité de l'arrière-plan technologique, la beauté et la précision de la description des paysages planétaires à la surface desquels se déroulent les courses, l'habileté du portrait du pilote au sommet de sa renommée, constamment en creux et à distance, le sérieux du thème abordé et le niveau atteint par l'auteur dans son écriture font de ce texte l'un de ses meilleurs.

Dans «Gardien de phare», Marc Sévigny nous présente un homme plongé dans la plus terrible solitude qu'on puisse imaginer. Ce prisonnier en *stage probatoire* orbitant autour de notre planète, rempli en quelque sorte la fonction d'agent de la circulation de l'espace, victime d'une symbiose avec l'ordinateur de bord qui permet aux *Autres* d'exercer un contrôle impitoyable et quasi total de ses conditions d'existence, de ses gestes, de ses désirs et même de ses pensées, situation effroyable à laquelle ne subsiste plus qu'une seule échappatoire possible, le rêve... Avec de telles prémices, j'espérais quelque chose d'excellent mais... je n'ai lu qu'une bonne nouvelle. Et cela, parce que j'y ai retrouvé, comme dans la plupart des écrits de l'auteur, la même sorte d'application assez laborieuse et presque scolaire, le même classicisme trop sage, le même manque d'éclat et de magie qui font que, malgré leurs diverses qualités, ses textes ne me font pas tellement frémir de plaisir, ce qui est

dommage pour moi autant que pour lui.

Par contre, pour la plupart des textes d'Élisabeth Vonarburg et, en particulier, pour «La maison au bord de la mer», le bonheur d'écriture nous fait plus que frémir du plaisir de la lecture, il nous en fait défailir. Se présentant d'abord sous la forme d'un dialogue intérieur agrémenté de flashes-backs avant de se résoudre au recours d'une narration plus directe, le texte présente au lecteur, au milieu de cette Humanité un peu épuisée au sortir des Grandes Marées et des multiples catastrophes qu'elles ont provoquées, le personnage de Manou à la recherche d'elle-même, de la nature de son humanité, — sa mère ne l'a pas portée en elle mais l'a créée biologiquement comme les artefacts, ces objets d'arts organiques — des raisons qui ont amené sa mère à lui donner la vie et, également, du temps qui lui reste, puisque l'existence des artefacts est très brève et programmée à l'avance. L'écriture est constamment superbe, avec des échappées poétiques d'une austère et somptueuse beauté, la mise en scène d'une économie et d'une intelligence plus que remarquables, l'analyse psychologique tout en finesse et en profondeur, les dialogues d'une grande justesse et les descriptions sont admirables. Les passages dans le Parc aux Colibris où se rendent certains artefacts, afin d'y reposer après qu'ils se soient pétrifiés en autant de statues plus belles et plus humaines que les œuvres des meilleurs artistes, celui qui voit la confrontation entre Manou et Taïko sa mère ainsi que le final sont extrêmement émouvants par la qualité et l'authenticité de l'émotion qu'ils nous font partager.

Quelques constatations et un espoir pour terminer. On peut affirmer sans trop de risques que ce collectif est, littérairement parlant, le meilleur, à ce jour, de tous ceux qui furent consacrés à la SF québécoise et qu'il en propose une image assez bonne pour établir l'état des choses dans le genre, ce qui démontrera peut-être à certains son importance et son dynamisme dans le champ de la littérature québécoise. ■

René Beaulieu

Dix nouvelles de science-fiction québécoise.
Collectif. Quinze, 1985, 14,95 \$.